

LE MARI DE LA VEUVE
(1832)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec MM. Anicet Bourgeois et Durieu

Le mari de la veuve
comédie en un acte, en prose

Théâtre-Français. – 4 avril 1832.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-71-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Scène première
Madame de Vertpré, Hélène.

Madame de Vertpré entre d'un côté, tandis qu'Hélène entre de l'autre. Madame de Vertpré est en costume du matin ; elle jette sur un fauteuil une écharpe qu'elle tient à la main.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, mademoiselle, je sonne, j'appelle, et vous ne venez pas. Que faisiez-vous donc, s'il vous plaît ?

HÉLÈNE

J'habillais mademoiselle Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ

Descendez chercher mes lettres ; j'en attends une avec impatience, et je viens de voir entrer le facteur.

HÉLÈNE, ouvrant la porte pour descendre

Voici Joseph qui les monte, les lettres.

MADAME DE VERTPRÉ

Prenez-les et donnez-les-moi. C'est bien.

HÉLÈNE

Puis-je retourner auprès de mademoiselle Pauline ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, restez. (Lisant les adresses.) « Madame de Vertpré. » (Elle jette la lettre.) « Madame Adèle de Vertpré. » C'est son écriture. (Elle l'ouvre.) Aujourd'hui !... il arrive aujourd'hui ! Cher Paul !... Venez, Hélène, et écoutez bien ce que je vais vous dire ; ce matin, un monsieur de trente-cinq à trente-six ans se présentera pour me parler ; si je suis avec quelqu'un, vous me préviendrez ; si je suis seule, vous le ferez entrer.

HÉLÈNE

Madame veut-elle me dire son nom ?

MADAME DE VERTPRÉ

C'est inutile, vous le reconnaîtrez sans qu'il se nomme. Excepté M. Léon Auvray, fiancé de Pauline, qui vient nous voir tous les jours à cette campagne, je ne reçois personne ; ainsi...

HÉLÈNE

Si je me trompais, alors madame ne m'en voudrait pas ?

MADAME DE VERTPRÉ

Des cheveux bruns, des yeux noirs, taille moyenne ; voilà son signalement, retenez-le.

HÉLÈNE

Si M. Léon était avec madame, cela ne ferait rien ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, sans doute.

HÉLÈNE

Mais si madame était à sa toilette ?

MADAME DE VERTPRÉ

Vous le conduiriez près de moi.

HÉLÈNE

Sans prévenir madame ?

MADAME DE VERTPRÉ

Sans me prévenir.

HÉLÈNE

Je demande pardon à madame de toutes mes questions, mais madame n'a pas l'habitude de recevoir tout le monde.

MADAME DE VERTPRÉ

La personne que j'attends n'est pas tout le monde.

HÉLÈNE

Je voulais dire les étrangers.

MADAME DE VERTPRÉ

Ce monsieur n'est point un étranger.

HÉLÈNE, s'en allant

Madame peut être tranquille, aussitôt que son parent sera arrivé...

MADAME DE VERTPRÉ

Je n'attends pas de parents.

HÉLÈNE, avec finesse

Alors, je devine.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous devinez fort mal.

HÉLÈNE

C'est...

MADAME DE VERTPRÉ

Mon mari, mademoiselle.

HÉLÈNE

Le mari de madame ? Mais tout le monde la croit veuve.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais tout le monde se trompe. Maintenant, écoutez : comme vos questions indiscrètes, vos suppositions plus indiscrètes encore m'ont forcée envers vous à une confiance que je ne comptais pas vous faire, vous aurez la bonté de garder le silence, ou, à la moindre indiscretion, vous entendez, à la moindre, je serais obligée de vous renvoyer, Hélène, et cela malgré l'affection que je vous porte ; car ce secret n'est point à moi seule, et il pourrait compromettre une personne qui m'est plus chère que moi-même.

HÉLÈNE

Oh ! madame, soyez sûre !...

MADAME DE VERTPRÉ

C'est bien. Vous voilà prévenue, ainsi soyez discrète. On monte. (Elle entre à moitié dans sa chambre.) Voyez qui c'est.

HÉLÈNE, regardant

M. Léon ! Faut-il dire que madame n'y est pas ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, dites-lui de m'attendre ; puis vous viendrez me donner mon chapeau.

(Elle rentre chez elle.)

Scène II

Hélène, Léon.

LÉON, frappant à la porte qui est dans l'angle à droite
Puis-je entrer ?

HÉLÈNE

Oui.

LÉON, entr'ouvrant la porte

Seule ?

HÉLÈNE

Seule.

LÉON

Il me semblait avoir entendu la voix de madame de Vertpré.

HÉLÈNE

Elle était là tout à l'heure, et, en vous entendant...

LÉON

Elle est rentrée dans sa chambre ; ce qui veut dire qu'elle ne me recevra pas ce matin.

HÉLÈNE

Eh bien, au contraire, elle vous prie d'attendre que sa toilette soit achevée.

LÉON

Elle t'a dit cela ?

HÉLÈNE

Oui, monsieur.

(Elle se dispose à entrer chez madame de Vertpré.)

LÉON, l'arrêtant par le bout de l'écharpe
qu'elle a prise sur le fauteuil où madame
de Vertpré l'avait laissée, et s'asseyant.

Écoute, Hélène.

HÉLÈNE

Quoi ?

LÉON

Madame de Vertpré t'a parlé de moi ? – Écoute donc !

HÉLÈNE

À l'instant.

LÉON, jouant avec l'écharpe, et la baisant

Et elle te disait ?...

HÉLÈNE

Qu'est-ce que vous faites donc ?

LÉON

À qui cette écharpe ?

HÉLÈNE

À ma maîtresse.

LÉON

Et elle a touché son cou, ses épaules ! Je l'envie et je la baise.

HÉLÈNE

Mais, monsieur, ce n'est pas l'écharpe que vous baisiez ; ce sont mes mains !

LÉON, se levant

C'est que tes mains sont jolies, Hélène.

HÉLÈNE

Vous êtes fou.

LÉON

Je suis amoureux.

HÉLÈNE

De mes mains ?

LÉON

Un peu ; de ta maîtresse beaucoup.

HÉLÈNE, à part

Pauvre jeune homme ! (Haut.) Et mademoiselle Pauline, votre fiancée ?

LÉON

C'est une charmante personne.

HÉLÈNE

Que vous aimez aussi ?

LÉON

Comme une sœur.

HÉLÈNE

Cela ne fera pas son compte ; car je crois qu'elle vous aime autrement qu'un frère.

LÉON

Tiens, voilà ce qui m'inquiète, et me rend parfois si triste.

HÉLÈNE, riant

Vous ? Ah ! par exemple !

LÉON

Mais aussi, comment diable madame de Vertpré ne réfléchit-elle pas que, pour marier sa nièce, c'est un mauvais moyen que

de la prendre auprès d'elle ? Certainement, avant d'avoir vu ta maîtresse, j'aimais Pauline de toute mon âme... mais, depuis cette époque, depuis que je les vois toutes deux à côté l'une de l'autre, malgré moi je fais des comparaisons... Elles sont jolies toutes deux ; mais madame de Vertpré a dans sa beauté quelque chose de plus piquant... Toutes deux sont pétillantes d'esprit ; mais l'esprit de madame de Vertpré est complété par l'usage du monde, qui manque à Pauline... Chacune d'elles a un excellent caractère ; mais, pour un rien, Pauline se fâche et boude ; madame de Vertpré, au contraire, est toute et toujours gracieuse... Pauline m'aime, je le sais ; mais, sans fatuité, madame de Vertpré ne me déteste pas ; elle m'accorde hautement le titre d'ami, et un autre que moi, en récapitulant nos promenades, nos causeries, les petits services qu'à chaque instant elle me demande, et que je suis si heureux de lui rendre, un autre que moi... Eh bien, cela te fait rire ?

HÉLÈNE

Auriez-vous la prétention d'épouser madame de Vertpré, par hasard ?

LÉON

Pourquoi pas ?

HÉLÈNE

Pardon, mais c'est que...

(Elle rit.)

LÉON

N'est-elle pas veuve ?

HÉLÈNE

Ah ! c'est vrai ; je l'oubliais. (On sonne chez madame de Vertpré.) Voyez, voilà qu'on m'appelle ; je bavarde avec vous et je vais être grondée.

LÉON

Tu diras à ta maîtresse que je t'ai retenue pour te dire qu'elle est charmante, et elle te pardonnera.

HÉLÈNE

Soyez tranquille.

(Elle entre chez madame de Vertpré.)

Scène III

Léon, puis Pauline.

LÉON

Il n'y a pas de mal à conter ses secrets à la femme de chambre, la maîtresse en apprend toujours quelque chose. Ainsi elle avait prévu que je viendrais, et elle avait dit que je restasse ! C'est que c'est long une toilette de femme ! Si du moins il y avait ici un journal. Ah ! l'album de madame de Vertpré. Une page blanche, un crayon, l'album ouvert... C'est un défi.

(Il prend le crayon et écrit. Pendant ce temps, Pauline entre sur la pointe du pied, s'avance derrière la chaise de Léon, et lit par-dessus son épaule droite.)

PAULINE, lisant

Oh ! n'abrège jamais ces heures que j'envie !

LÉON, fermant vivement l'album

Ah ! c'est vous !

PAULINE

Je vous effraye ?

LÉON

Vous ne le croyez pas.

PAULINE

Qu'écrivez-vous ?

LÉON

Rien.

PAULINE

Des vers ?

LÉON

De souvenir.

PAULINE

Pour qui ?

LÉON

Vous le demandez !

PAULINE

Voyons-les.

LÉON

Mais non.

PAULINE

Mais si, je vous en prie, monsieur Léon ; je me fâche !

LÉON

J'aurais voulu les finir avant de les montrer... à vous surtout, Pauline.

PAULINE

Ce sera votre première pensée, et c'est toujours la meilleure.

(Elle prend l'album et lit.)

Oh ! n'abrège jamais ces heures que j'envie !

De me les accorder Dieu te fit le pouvoir :

T'entendre est mon bonheur, et te voir est ma vie,

Laisse-moi t'entendre et te voir !

(Répétant.)

« T'entendre et te voir ! »

LÉON

La poésie a sa langue à elle : on tutoie Dieu, et Dieu ne s'en fâche pas.

PAULINE

C'est vrai (elle lui tend la main), et je ne serai pas plus susceptible que lui.

(Elle continue.)

Si tu veux de mon front écarter le nuage,

Comme l'air en passant chasse l'ombre des cieux,

Les yeux fixés aux miens, laisse sur mon visage

Passer tes longs et noirs cheveux.

Comment, monsieur !...

LÉON

Ah ! oui, *cieux* et *cheveux* : la rime n'est pas riche, n'est-ce pas ? Je vous disais bien qu'il fallait que ces vers fussent corrigés.

PAULINE

Mais ce n'est pas cela.

LÉON

Qu'est-ce donc ?

PAULINE

Passer tes longs et noirs cheveux.

Mes noirs cheveux !

LÉON, à part

Ah ! bénédiction ! elle est blonde ! et d'un blond superbe encore ! (Haut.) Mon Dieu ! mais c'est que...

PAULINE

C'est que ces vers étaient pour une autre, voilà tout.

LÉON

Je vous jure...

PAULINE

Au fait, pourquoi ces vers seraient-ils pour moi ? et pourquoi me feriez-vous des vers ?

LÉON

Mais c'est une distraction inconcevable ; je voulais écrire *blonds*. Le crayon m'a tourné entre les doigts.

PAULINE, avec amertume

Ah ! oui, *longs et blonds*. Vous avez raison, monsieur, ces vers ont besoin d'être corrigés, leur harmonie est étrange.

(Elle remet l'album à Léon.)

LÉON, à part

Décidément, je m'embrouille. (Haut.) Pauline...

PAULINE

Oh ! faites attention que vous me parlez en prose, monsieur.

LÉON

Mademoiselle... Allons, voilà qu'elle pleure.

PAULINE, sanglotant

Du tout, je ne pleure pas, vous vous trompez.

LÉON

Au diable la poésie ! par exemple, c'est bien la première et la dernière fois... Écoutez-moi. Ces vers...

PAULINE

Mais qui vous parle encore de ces vers ? Mais je n'y pense

plus, à ces vers ! Je... je... Oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse !

(Elle se jette dans un fauteuil.)

LÉON

Je vous en prie, je vous en supplie.

PAULINE

Laissez-moi, vous m'impatientez et je vous déteste ; ne suis-je pas même libre de pleurer si je suis triste ? Mais c'est de la tyrannie. (S'élançant dans les bras de madame de Vertpré qui entre.) Oh ! ma tante, ma tante !

Scène IV

Pauline, madame de Vertpré, Léon.

MADAME DE VERTPRÉ

Qu'as-tu donc ?

PAULINE

Ah ! je suis bien malheureuse !

LÉON, saluant

Madame !...

MADAME DE VERTPRÉ

Je vous remercie, monsieur Léon, de m'avoir attendue. Qu'est-ce, Pauline ? Encore une querelle, une bouderie ?

PAULINE

Oh ! cette fois, il n'y a pas de ma faute, ma tante ; si vous saviez...

MADAME DE VERTPRÉ, à Léon

Avez-vous pensé à moi ?

LÉON

À vous ? Toujours.

MADAME DE VERTPRÉ

Quand je dis à moi, c'est à ma commission que je veux dire.

LÉON

À votre portrait ? Le voici, madame, délicieux de beauté, éclatant de fraîcheur, et cependant si fort au-dessous...

MADAME DE VERTPRÉ

Flatteur ! donnez-le-moi.

LÉON, lui donnant le portrait

Déjà !

MADAME DE VERTPRÉ

Regarde donc, Pauline ; trouves-tu qu'il me ressemble ?

PAULINE, sans regarder

Oui, ma tante.

MADAME DE VERTPRÉ

Dis donc, est-ce que tu crois que tu l'as vu ? Tu boudes, Pauline ! Viens avec nous, cela te distraira.

PAULINE

Merci.

LÉON

Vous sortez, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ

Oui, voilà pourquoi je vous ai fait prier de m'attendre ; j'ai besoin de votre bras.

PAULINE

C'est cela, il ne restera même pas pour que je le gronde. Oh ! je suis bien sacrifiée.

LÉON

Et où allons-nous ?

MADAME DE VERTPRÉ

Sur la grande route : j'attends une personne que je n'ai pas revue depuis longtemps, que j'ai grande envie de revoir, et je vais au-devant...

LÉON

De lui ou d'elle ?

MADAME DE VERTPRÉ, avec intention

De lui.

LÉON, jalouxant

Ah !... Vous avez remarqué le temps ?

MADAME DE VERTPRÉ, remontant
la scène et allant vers la fenêtre

Un peu couvert.

LÉON

Noir comme de l'encre.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous craignez la pluie, et vous refusez d'être mon chevalier ?

LÉON

Moi, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ

Je réclame de vous un service, et, lorsqu'il s'agit de me le rendre, quelques gouttes d'eau vous font peur.

LÉON

Quelques gouttes d'eau me font peur ? Mais je traverserais pour vous le détroit de Sestos !... Partons, madame, partons.

MADAME DE VERTPRÉ

Décidément, Pauline, tu ne viens pas ?

PAULINE

Décidément, ma tante, je reste.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, écoute : il va me raconter la cause de votre querelle, je le gronderai, et je le ramènerai soumis et repentant. Adieu, chère enfant.

(Elle l'embrasse.)

PAULINE

Adieu, ma tante.

LÉON

Au revoir, mademoiselle...

PAULINE

Au revoir, monsieur.

(Léon et madame de Vertpré sortent.)

Scène V
Pauline, puis Hélène.

PAULINE

Oui, grondez-le, ma tante ; mais il me semble que c'était à moi de le gronder et non pas à vous. Avec vous, il est toujours aimable, empressé, galant ; mais, avec moi, comme je dois être sa femme, il est bien aise de ne pas feindre. (Allant vers la table sur laquelle est l'album qu'elle prend.) Des vers !... ils sont jolis, ses vers ! Un avocat qui veut faire le poète ! Et moi, folle, qui avais cru qu'ils étaient pour moi, et qui les trouvais charmants !... Ah ! mon Dieu, voilà le feuillet déchiré ! Bah !... il n'y a pas grand mal, il les récriera sur un autre... Ah ! oui, mais derrière, une aquarelle de Decamps ! Mon Dieu, que va dire ma tante ?... Comment écrit-on des vers derrière une aquarelle aussi ? Comme il y en a plusieurs, peut-être ne s'en apercevra-t-elle pas... Oui, mais, si elle la retrouve chez moi... Tant pis ! vers et aquarelle au feu ! (La feuille de papier brûle.) Oh ! j'y pense, le dessin n'était que collé sur la feuille : on aurait pu le replacer sur une autre. (Elle essaye de la retirer du feu.) Allons, voilà que je me brûle ! Mais je ne sais ce que je fais, je suis folle, j'ai la tête perdue...

HÉLÈNE, entrant

Oh ! mon Dieu, quel chagrin !

PAULINE

Oui, j'ai du chagrin ; oui, je suis malheureuse, mais j'aurai du courage et je ne l'aimerai plus !

HÉLÈNE

Et pourquoi ne l'aimeriez-vous plus ?

PAULINE

Parce qu'il en aime une autre. Conçois-tu, Hélène ? aimer une brune, une femme qui a les cheveux noirs, quel mauvais goût !

HÉLÈNE, se regardant dans une glace

Mais non, il me semble que ce n'est pas trop laid !

PAULINE, se reprenant

Oh ! mais, toi, Héléne, tu as les cheveux noirs... d'un très-beau noir.

HÉLÈNE

Et madame de Vertpré, votre tante, a les cheveux noirs aussi.

PAULINE

Tiens, c'est vrai, ma tante...

HÉLÈNE

Elle est jolie, votre tante.

PAULINE

Oh ! mon Dieu, tu as raison, Héléne ; ma tante est brune, elle est jolie, elle est veuve, à peine si elle a quelques années de plus que moi : ces vers étaient sur l'album de ma tante : les mille soins, les mille complaisances qu'il a pour elle, leurs entretiens, leurs promenades... Dans ce moment... mais dans ce moment encore, ils sont ensemble. Oh ! Héléne, il aime ma tante, c'est ma tante qu'il épousera.

HÉLÈNE

Écoutez, il est possible que M. Léon aime madame de Vertpré ; mais je vous répons qu'il ne l'épousera pas, moi.

PAULINE

Tu en es sûre ?

HÉLÈNE

Très-sûre.

PAULINE

Et comment cela ? Dis-le-moi, je t'en prie, ma petite Héléne.

HÉLÈNE

Parce que madame de Vertpré n'est pas... (À part.) Ah ! mon Dieu, qu'allais-je dire !

PAULINE

N'est pas quoi ?

HÉLÈNE

Voilà ce qu'il m'est défendu de vous apprendre ; mais, tenez, il y a un Dieu pour les amants, et voilà qu'il vous venge.

PAULINE

Comment cela ?

HÉLÈNE

Voyez-vous la pluie ?

PAULINE

Eh bien ?

HÉLÈNE

Ne m'avez-vous pas dit qu'ils étaient à la promenade ?

PAULINE, allant à la fenêtre

Oh ! oui, c'est vrai qu'ils vont être mouillés, trempés jusqu'aux os, et j'en suis contente, j'en suis enchantée... Regarde, regarde donc ! Hélène, les vois-tu revenir ? Comme ils courent !... Le chapeau de Léon s'envole... Qu'ils sont amusants !... quelle excellente pluie !...

HÉLÈNE

Qui trempe sa tante et son fiancé... Excellent petit cœur !

PAULINE, riant

Ce n'est pas cela du tout, mademoiselle ; c'est qu'il y avait très-longtemps qu'il n'avait tombé d'eau, que la terre était desséchée, et que cette averse était très-nécessaire à la récolte.

(Elle se sauve en riant.)

HÉLÈNE

Petite folle qui rit et pleure à la fois... Que M. Léon en trouve beaucoup comme cela.

Scène VI

Hélène, madame de Vertpré, Léon.

Trempés tous deux, ils entrent vivement.

MADAME DE VERTPRÉ

Hélène ! Hélène ! vite, à moi !

LÉON, se secouant

Je vous l'avais bien dit ; ce n'est pas ma faute.

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, le grand malheur ! je changerai de robe, voilà tout. Venez, Hélène. Oh ! j'ai froid, vite, vite !

(Elle entre avec Hélène dans sa chambre.)

Scène VII

Léon, seul.

Vous changerez de robe, c'est très-bien ; mais, moi, je ne changerai pas d'habit... et cela par une excellente raison... Au diable la promenade !... c'est que je suis tout trempé... Elle a froid !... moi aussi, pardieu ! je grelotte... (S'arrêtant devant le feu.) Du reste, je suis bien bon de me gêner... Voilà du feu, et je suis tout seul... Pendant qu'elle change de robe, je ne vois pas trop pourquoi je me priverais de faire sécher mon habit... Oui... c'est une excellente idée... (Il défait son habit, le met devant le feu sur le dos d'une chaise, et se place à califourchon sur la chaise.) La ! ne perdons pas de vue la porte de la chambre, et, au moindre bruit... Ma foi, si le monsieur au-devant duquel nous allions est en route de ce temps-là, je lui en fais mon compliment bien sincère... et, s'il arrive par le parc, il serait bien aimable de me rapporter mon chapeau. (Il se retourne en entendant entrer quelqu'un.) Qu'est-ce ?

Scène VIII

De Vertpré, Léon.

Un domestique suit de Vertpré, avec un sac de nuit qu'il pose sur une chaise, et sort. Léon, le dos tourné à la porte, n'aperçoit pas ce jeu de scène.

DE VERTPRÉ

Pardon, monsieur, je me trompe probablement.

LÉON, sans se déranger

C'est possible, monsieur.

DE VERTPRÉ

Je croyais entrer chez madame de Vertpré.

LÉON

Vous y êtes.

DE VERTPRÉ

Mais elle n'y est pas, sans doute ?

LÉON, montrant la chambre de madame de Vertpré
Si fait, elle est là.

DE VERTPRÉ, allant vers la porte

Merci.

LÉON, l'arrêtant

Pardon ! c'est qu'elle change de robe.

DE VERTPRÉ

Ah ! et vous changez d'habit, vous, à ce qu'il paraît ?

LÉON

Non, je n'ai pas le bonheur d'en avoir un de rechange, et je me contente de le faire sécher. Il faut vous dire que nous venons tous les deux d'être mouillés jusqu'aux os... Vous permettez, n'est-ce pas ?

(Il se remet à la cheminée.)

DE VERTPRÉ

Comment donc !... (À part.) Qui diable est ce monsieur qui se met si à l'aise chez moi ?

LÉON

Vous n'êtes pas mouillé, vous ?

DE VERTPRÉ

Je suis venu de Paris en cabriolet ; j'étais très-pressé de voir madame de Vertpré.

LÉON

Ah ! oui ; n'est-ce pas vous qu'elle attend ? Oui, oui, elle attend un monsieur. Je vais la prévenir.

(Il va vers la chambre de madame de Vertpré.)

DE VERTPRÉ

Comment ! vous allez entrer ainsi chez madame de Vertpré pendant qu'elle change de robe ?

LÉON

Non, je vais lui dire à travers la porte.

DE VERTPRÉ

Merci, j'attendrai.

LÉON

Alors, donnez-vous la peine de vous asseoir.

DE VERTPRÉ

Vous êtes trop bon... Ainsi, madame de Vertpré vous a dit qu'elle m'attendait ?

LÉON

Oui, ce matin, elle a parlé de cela en l'air.

DE VERTPRÉ

Elle a ajouté que c'était pour affaire pressante ?

LÉON

Non, elle n'a pas ajouté cela. (Il sonne ; un domestique entre.)
Joseph, du bois.

DE VERTPRÉ, à part

Très-bien ! (Haut.) Monsieur, l'affaire dont je dois entretenir madame de Vertpré est secrète.

LÉON

Cela se peut, monsieur.

DE VERTPRÉ

Ce qui fait qu'à moins que vous ne soyez son mari...

LÉON

Je n'ai pas cet honneur, monsieur.

DE VERTPRÉ

J'oserai attendre de votre discrétion...

LÉON

Que je me retire, n'est-ce pas ?

DE VERTPRÉ

Si vous aviez cette complaisance...

LÉON

Dites-moi, est-ce que vous en avez pour longtemps ?

DE VERTPRÉ

Pourquoi cela ?

LÉON

Ah ! c'est que vous dérangeriez toute notre journée.

DE VERTPRÉ

J'abrègerai.

LÉON

Merci, vous serez fort aimable.

(Il va pour sortir.)

DE VERTPRÉ

Et votre habit ?

LÉON, revenant et emportant son habit
Je vais achever de le faire sécher chez Hélène.

Scène IX

De Vertpré, puis madame de Vertpré.

DE VERTPRÉ, regardant Léon qui s'éloigne

Voilà un jeune homme fort original, et, si j'étais jaloux...
Maintenant qu'il est parti, je crois que je puis entrer chez ma femme.

(Il frappe à la porte.)

MADAME DE VERTPRÉ, de sa chambre

Ne vous impatientez pas, Léon, je suis prête.

DE VERTPRÉ

Léon !... Eh ! pardieu ! madame, ce n'est pas Léon, c'est moi.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah ! c'est sa voix ! (Elle s'élançe sur le théâtre.) Cher ami, cher Paul, avec quelle impatience je t'attendais !

DE VERTPRÉ

Vraiment, Adèle ?

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! oui.

DE VERTPRÉ

Allons, embrasse-moi donc alors... Que tu es belle toujours, chère amie !... Et tu pensais à moi ?

MADAME DE VERTPRÉ

Depuis que j'ai reçu ta lettre qui m'annonçait ton arrivée au Havre, je compte les heures, les minutes, et, sans cet étrange secret que tu me recommandes, j'aurais parlé à tout le monde de mon bonheur.

DE VERTPRÉ

Ce secret est encore nécessaire... Mais, dis-moi, quel est ce ?...

MADAME DE VERTPRÉ

Mais les circonstances politiques sont bien changées !

DE VERTPRÉ

Changées, changées... – Il y avait ici, quand je suis arrivé, un jeune...

MADAME DE VERTPRÉ

Ta traversée a été heureuse ?

DE VERTPRÉ

Dix-huit jours de New-York au Havre. – Ce jeune homme qui était ?...

MADAME DE VERTPRÉ

C'est égal, cela t'a fatigué, et tu as besoin de repos. Je vais donner des ordres...

DE VERTPRÉ

Non, je t'assure, je ne me sens pas la moindre lassitude. J'ai trouvé en arrivant ici un jeune homme...

MADAME DE VERTPRÉ

Ah ! oui, Léon.

DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que c'est que Léon ?

MADAME DE VERTPRÉ

Un jeune homme charmant.

DE VERTPRÉ

Je l'ai vu, et, là-dessus, mon avis...

MADAME DE VERTPRÉ

Plein d'esprit.

DE VERTPRÉ

Je lui ai parlé, et cependant...

MADAME DE VERTPRÉ

Avocat distingué.

DE VERTPRÉ

Est-ce que vous avez des procès, madame de Vertpré ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, monsieur ; mais j'ai une nièce.

DE VERTPRÉ

Après ?

MADAME DE VERTPRÉ

Une nièce à marier.

DE VERTPRÉ

Et ce jeune homme ?

MADAME DE VERTPRÉ

Vient ici pour Pauline.

DE VERTPRÉ

Voulez-vous que je vous dise ?

MADAME DE VERTPRÉ

Moi, mon ami ? Ah !

DE VERTPRÉ

C'est que c'est fort délicat, ce que je vais vous dire.

MADAME DE VERTPRÉ

N'importe.

DE VERTPRÉ

Je n'ai fait qu'apercevoir ce jeune homme, je ne lui ai dit que quatre paroles...

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien ?

DE VERTPRÉ

Eh bien, je jurerais qu'il ne vient pas ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ

Par exemple !... et pour qui donc ?

DE VERTPRÉ

Pour une femme charmante, belle comme un ange, fraîche comme une jeune fille, et spirituelle à elle seule comme tous les avocats du monde : pour madame veuve Adèle de Vertpré, ma femme.

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! mais vous êtes fou, mon pauvre Paul ! vous faites dix-huit cents lieues pour me revoir, dites-vous, et, en arrivant, au lieu de me parler de vous, de votre voyage, des motifs qui vous font continuer de désirer que le bruit de votre mort soit répandu...

DE VERTPRÉ

Plus tard, chère amie, je te parlerai de tout cela ; mais, pour le moment, vois-tu, j'ai une idée fixe : M. Léon...

MADAME DE VERTPRÉ

Vient ici pour Pauline.

DE VERTPRÉ

Je ne demande pas mieux que de le croire ; mais...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous en voulez la preuve ?

DE VERTPRÉ

La preuve ne m'en serait pas désagréable... et tout de suite, si cela est possible

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, monsieur, puisque c'est là ce qui vous occupe le plus en me revoyant, je vais vous la donner, cette preuve... Voyons, que puis-je faire ?... Ah ! tenez, cachez-vous là.

(Elle indique la porte de sa chambre.)

DE VERTPRÉ

Ensuite ?

MADAME DE VERTPRÉ

Je le ferai venir, je lui dirai de s'expliquer sur ses intentions, et vous l'entendrez me répéter l'aveu de son amour pour Pauline et me demander sa main.

DE VERTPRÉ

Ce sera très-bien.

MADAME DE VERTPRÉ

Je ne l'ai pas vu, je ne le verrai pas ; je vais le faire appeler, et, séance tenante, nous prenons jour pour le contrat de mariage.

DE VERTPRÉ

Je le signerai avec plaisir.

MADAME DE VERTPRÉ, sonnant

Hélène ! (Hélène entre.) Prévenez M. Léon que je désire lui parler, et annoncez-le quand il viendra.

(Hélène sort.)

DE VERTPRÉ

Merveilleusement, chère amie.

MADAME DE VERTPRÉ

Et, après cette preuve, vous me permettez sans doute de vous en vouloir tout à mon aise ?

DE VERTPRÉ

Vous êtes la meilleure des femmes.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous êtes un jaloux.

DE VERTPRÉ

Moi !

MADAME DE VERTPRÉ

Et vous mériteriez que je ne vous donnasse point...

DE VERTPRÉ

Quoi ?

MADAME DE VERTPRÉ, lui montrant
le portrait que lui a donné Léon.

Voyez !

DE VERTPRÉ, prenant le portrait

Ton portrait ! ah !

MADAME DE VERTPRÉ

Que j'ai fait faire pour vous, et que j'ai fait mettre exprès dans la même boîte que le vôtre, afin que, dans l'absence même, nous fussions réunis.

DE VERTPRÉ

Vous êtes toute charmante, et je serai enchanté d'avoir eu tort dans mes conjectures pour vous demander pardon et vous baiser les pieds.

MADAME DE VERTPRÉ

Alors, à genoux !

DE VERTPRÉ

Après l'entrevue !

MADAME DE VERTPRÉ

Incrédule !

HÉLÈNE, annonçant

M. Léon.

MADAME DE VERTPRÉ

Vite dans ce cabinet, et écoutez de toutes vos oreilles.

DE VERTPRÉ

Je ne perdrai pas un mot de l'entretien, je t'en répons.

MADAME DE VERTPRÉ

C'est bien : vous allez voir qui il aime. (De Vertpré entre dans le cabinet à gauche.) Hélène, faites entrer et laissez-nous.

Scène X

Madame de Vertpré, Léon, de Vertpré, caché dans le cabinet.

LÉON

Combien je vous rends grâce, madame, de m'avoir fait appeler aussitôt que vous avez été débarrassée de votre fâcheux !

MADAME DE VERTPRÉ

Comment, monsieur ?

LÉON

Il vous a bien ennuyée, n'est-ce pas ? Je m'en doutais. Il n'a pas l'air amusant du tout.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais, monsieur, vous ne connaissez pas la personne.

LÉON

Et je ne me sens aucune envie de faire sa connaissance.

MADAME DE VERTPRÉ

Brisons là-dessus, s'il vous plaît ; je vous ai prié de venir pour vous parler d'autre chose.

LÉON

Je vous écoute, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Depuis deux mois, monsieur, vous venez ici tous les jours.

LÉON

Et ce n'est pas encore assez souvent, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous avez dû vous apercevoir que vous étiez reçu avec

plaisir ?

LÉON

Je l'ai espéré quelquefois, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Le titre auquel vous vous présentiez me faisait un devoir de vous accueillir ainsi ; mais ne vous semble-t-il pas à vous-même que le temps est aujourd'hui venu de parler plus formellement de vos projets ?

LÉON

Oh ! madame, je tremble.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ! jeune, possédant un état distingué, d'une famille honorable et riche, vous ne pouvez pas craindre un refus ?

LÉON

Oh ! madame, dites-vous ce que vous pensez ?

MADAME DE VERTPRÉ

Il y a plus, c'est que je crois dire ce que pense Pauline.

LÉON

Il ne s'agit malheureusement pas de Pauline, madame.

MADAME DE VERTPRÉ

Comment, monsieur ?

LÉON

Quand je suis venu chez vous, et que vous avez bien voulu m'y recevoir, je connaissais mademoiselle Pauline et ne croyais pas qu'il pût exister une femme qui l'emportât sur elle en grâce, en esprit, en beauté. Je vous ai vue, madame, j'ai eu le bonheur de passer deux mois près de vous, et j'ai été détrompé.

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! que me dites-vous ?

LÉON

C'est vous qui m'y forcez, madame ; moi le premier, je n'aurais osé vous parler de mon amour... non, je l'aurais enfermé dans mon cœur, et, si vous ne l'aviez pas lu dans mes yeux, deviné dans le tremblement de ma voix, je vous l'aurais laissé ignorer ; mais je me serais du moins enivré du plaisir de vous voir, du

bonheur de vous entendre ; j'aurais...

(De Vertpré entr'ouvre la porte pour mieux entendre, et la referme presque aussitôt, de crainte d'être aperçu. Ce jeu se répète durant toute la scène.)

MADAME DE VERTPRÉ

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous !

LÉON

Maintenant, il est trop tard : cet aveu serait une offense, sans ce que j'ai à vous dire encore. Vous parliez de mon état, de ma famille, de ma fortune ; vous les regardiez comme des titres à l'amour d'une femme ; eh bien, nom, état, fortune, partagez tout, madame, je vous le demande à genoux... Ah ! vous m'avez dit que je ne devais pas craindre un refus.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais, moi, monsieur, je ne puis.

LÉON

N'êtes-vous pas veuve ? n'êtes-vous pas libre ? Oh ! votre main, votre main chérie !

MADAME DE VERTPRÉ

Monsieur, comment ai-je pu mériter que vous oubliiez à ce point ?...

LÉON

Je n'oublie pas, madame, je me souviens, au contraire...

MADAME DE VERTPRÉ

Et de quoi ?

LÉON

C'est de la fatuité peut-être... mais j'avais cru que ces légers services que vous demandiez plutôt à moi qu'à un autre... j'avais espéré que des heures entières passées ensemble s'étaient écoulées pour tous deux avec une rapidité presque égale... quelques mots affectueux...

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! mais, monsieur, ces légers services, ces conversations, ces mots affectueux, tout cela, oh ! tout cela s'adressait à l'ami.

LÉON

Il y a cruauté à une femme de votre âge de choisir des amis du mien. L'ami d'une femme jeune et jolie doit avoir au moins soixante ans.

MADAME DE VERTPRÉ

Vous raillez, monsieur ?

LÉON, tombant à genoux

Non, madame, j'implore.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah ! c'est trop fort ! laissez-moi ; sortez, sortez.

LÉON

Je ne me retirerai pas que...

MADAME DE VERTPRÉ

Faudra-t-il que je vous cède la place ?

LÉON

J'obéis, madame ; mais j'espère que, plus tard...

MADAME DE VERTPRÉ

Jamais !

LÉON

Oh ! madame, jamais !

MADAME DE VERTPRÉ

Encore une fois, laissez-moi, monsieur.

LÉON

Je me retire. (À part, en sortant.) Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose !

Scène XI

De Vertpré, sortant du cabinet ;
madame de Vertpré, stupéfaite.

Ils se regardent quelque temps sans rien dire.

DE VERTPRÉ, sur le seuil de la porte

Eh bien, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, monsieur, que voulez-vous que je vous dise ?

DE VERTPRÉ

Effectivement, ce jeune homme venait ici pour Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ

Ah ! monsieur, de la générosité, je vous en prie.

DE VERTPRÉ

Savez-vous qu'il était temps que cela finît ; j'entendais fort bien de ce cabinet ; mais je voyais fort mal, et, au train dont allaient les choses...

MADAME DE VERTPRÉ

Grâce, je vous en supplie.

DE VERTPRÉ

Oui, oui, vous avez raison, ce n'est point à vous que je dois en vouloir ; cependant je ne suis pas fâché d'être arrivé.

MADAME DE VERTPRÉ

Je vais fermer ma porte à ce jeune homme.

DE VERTPRÉ

Quelle folie ! t'en faire un ennemi ?... Non, non.

MADAME DE VERTPRÉ

Quelle est donc votre intention ?

DE VERTPRÉ

Je le verrai.

MADAME DE VERTPRÉ

Une querelle ?

DE VERTPRÉ

Une explication tout au plus.

MADAME DE VERTPRÉ

Et vous lui direz ?...

DE VERTPRÉ

Qui je suis.

MADAME DE VERTPRÉ

Et votre incognito ?

DE VERTPRÉ

J'y renonce.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais vous vous exposez en le perdant !

DE VERTPRÉ

Je ne m'expose à rien en le gardant, n'est-ce pas ?

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ne pensez pas qu'un pareil fat ?...

DE VERTPRÉ

Non, je ne le pense pas ; j'aime à ne pas le penser, du moins... et, après notre entrevue...

(Il va pour sortir, madame de Vertpré le retient.)

MADAME DE VERTPRÉ

Mon ami, je vous en conjure !...

DE VERTPRÉ

Écoute, chère Adèle, je n'ai pas troublé ton tête-à-tête, ne dérange pas le mien. Ce jeune homme est au jardin, je vais le joindre.

MADAME DE VERTPRÉ

Paul, cher Paul !

DE VERTPRÉ

Madame, m'arrêter plus longtemps serait me faire croire que vous craignez cette entrevue encore plus pour vous que pour moi, et ce n'est pas votre intention, n'est-ce pas ?

MADAME DE VERTPRÉ

Oh ! non, certes.

DE VERTPRÉ, gaiement

Alors, au revoir, cher ange.

(Il sort.)

Scène XII

Madame de Vertpré, seule.

Que va-t-il faire ? Il ne faut qu'un mot ironique de l'un pour blesser l'autre. Si je pouvais voir Léon, je lui dirais de se contenir par amitié pour moi ; qu'à cette condition je lui pardonnerais sa folle conduite... Comment pouvais-je penser que ces mille riens qui formaient nos relations encourageaient son amour ?... Mon Dieu ! que faire ?... (Remontant la scène.) Ah ! voilà Léon dans le jardin, les yeux fixés sur cette fenêtre... et mon mari de ce côté

qui le cherche. Léon m'a vue ! Le voilà qui me fait de signes ; quelle présomption !... Mais c'est qu'il faut que je l'appelle avec tout cela ! Il n'a pas l'air de douter... (Elle fait signe de la tête.) Oui, oui... il vient, le fat ! Et mon mari qui l'a aperçu et qui accourt par l'autre allée !... Ils vont prendre chacun l'escalier opposé, ils se rencontreront ici... et moi au milieu d'eux... Mais c'est impossible ! j'en deviendrai folle. Voilà Léon qui monte en fredonnant... J'entends les pas de Paul... Quelle ridicule position ! Les voici... Ma foi ! je me sauve.

(Elle sort.)

Scène XIII

Léon, de Vertpré.

Ils entrent chacun par l'une des portes du fond.

DE VERTPRÉ, s'essuyant le front

J'arrive à temps.

LÉON

Encore ce monsieur ! Ah çà ! mais il y met de l'acharnement.

DE VERTPRÉ, essoufflé

Monsieur !

LÉON, essoufflé

Monsieur !

DE VERTPRÉ

C'est vous qui couriez dans l'allée à gauche ?

LÉON

Et vous dans l'allée à droite ?

DE VERTPRÉ

Moi-même.

LÉON

Je vous en fais mon compliment : vous avez d'excellentes jambes.

DE VERTPRÉ

Mais il me semble que les vôtres ne vous refusent pas du tout le service.

LÉON

Dites-moi, sans indiscretion, est-ce que vos affaires vous retiendront longtemps ici ?

DE VERTPRÉ

Et vous, monsieur ?

LÉON

Oh ! moi, j'y demeure presque.

DE VERTPRÉ

Et moi, je vais y demeurer tout à fait.

LÉON

Chez madame de Vertpré ?

DE VERTPRÉ

Chez madame de Vertpré. Vous permettez ? (Il tire une robe de chambre de son sac de nuit.) Je suis tout en nage, et...

LÉON

Que diable faites-vous donc ?

DE VERTPRÉ

Je prends possession.

LÉON

De cette chambre ?

DE VERTPRÉ

Certainement.

LÉON

Mais elle touche à celle de madame de Vertpré.

DE VERTPRÉ

Raison de plus.

LÉON

Et vous allez vous y mettre en robe de chambre ?

DE VERTPRÉ

Je vous y ai bien trouvé en chemise.

LÉON

Monsieur, je ne souffrirai pas...

DE VERTPRÉ

Alors, vous êtes plus susceptible que moi ; car, moi, j'ai souffert.

LÉON

Raillez-vous quelquefois, monsieur ?

DE VERTPRÉ

Pour n'en pas perdre l'habitude.

LÉON

Et quand cette envie vous prend, vous vous attaquez...

DE VERTPRÉ

À tout le monde, et de préférence à mes rivaux, monsieur.

LÉON

C'est-à-dire, monsieur, que vous avouez ?...

DE VERTPRÉ

Que je suis votre rival !... J'ai cette impudence.

LÉON

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne céderai pas.

DE VERTPRÉ

Ni moi non plus.

LÉON

Je ne connais alors qu'un moyen...

DE VERTPRÉ

Je comprends, je comprends.

LÉON

Et vous l'adoptez ?

DE VERTPRÉ

Je ne l'adopte pas.

LÉON

Monsieur !...

DE VERTPRÉ

Écoutez : que voulons-nous tous les deux ? Réussir, n'est-ce pas ? Eh bien, si l'un de nous deux peut arriver à son but sans tuer l'autre... il me semble qu'être éconduit et recevoir un coup d'épée par-dessus le marché, ce serait du luxe.

LÉON

Ainsi, nous allons chacun de notre côté ?...

DE VERTPRÉ

Faisons mieux.

LÉON

J'écoute.

DE VERTPRÉ

Une proposition.

LÉON

Dites, dites.

DE VERTPRÉ

Que celui de nous deux qui est le moins avancé dans les bonnes grâces de madame de Vertpré... C'est de madame de Vertpré que vous êtes amoureux, n'est-ce pas ?

LÉON

Oui, monsieur.

DE VERTPRÉ

Très-bien !... très-bien !... Que le moins avancé, dis-je, cède la place à l'autre.

LÉON

Mais qui fera foi ?

DE VERTPRÉ

Vous êtes homme d'honneur, je m'en rapporte à votre parole.

LÉON

Je vous remercie de votre confiance ; mais j'avoue...

DE VERTPRÉ

Que vous ne m'accordez pas la vôtre ? Soit. Je donnerai des preuves, moi.

LÉON

Pardieu ! c'est trop fort.

DE VERTPRÉ

Acceptez-vous ?

LÉON

J'accepte.

DE VERTPRÉ

Et vous me direz tout ?

LÉON, tendant la main

Parole d'honneur.

DE VERTPRÉ, lui donnant une poignée de main
Allons, dites, et dites tout.

LÉON, à part

Voilà un monsieur passablement fat !

DE VERTPRÉ

Eh bien ?

LÉON

Eh bien, monsieur, madame de Vertpré, sans doute à titre d'ami, remarquez bien que je n'ai pas, comme vous, tant de confiance en moi-même, accepte souvent mes services. À la promenade, c'est mon bras qu'elle choisit de préférence ; une main posée sur un bras glisse facilement dans une autre main, et, lorsque cela arrive par hasard à celle de madame de Vertpré, notre conversation la préoccupe assez pour qu'elle l'y laisse, et plus d'une fois...

DE VERTPRÉ

Plus d'une fois ?

LÉON

Je l'ai pressée dans les miennes sans qu'elle songeât à la retirer.

DE VERTPRÉ

Et elle ne pressait pas la vôtre, elle ?

LÉON

Non, monsieur, je dois le dire.

DE VERTPRÉ

Eh bien, je dois vous dire, moi, qu'en pareille circonstance, elle pressait la mienne... et très-tendrement encore.

LÉON, surpris

Très-tendrement ?

DE VERTPRÉ

Si tendrement, qu'un jour un anneau que lui avait donné son mari...

LÉON

M. de Vertpré ?

DE VERTPRÉ

M. de Vertpré... m'est resté entre les mains.

LÉON

Et qu'a-t-elle fait ?

DE VERTPRÉ

Elle l'y a laissé.

LÉON

La preuve ?

DE VERTPRÉ, lui montrant l'anneau

Le voici.

LÉON

Je vois bien un anneau ; mais...

DE VERTPRÉ, ouvrant l'anneau

Regardez.

LÉON, lisant

« Adèle, Paul. »

DE VERTPRÉ

Sont-ce bien là leurs deux noms de baptême ?

LÉON, un peu déconcerté

Je l'avoue, je suis battu.

DE VERTPRÉ

À un autre !

LÉON

Madame de Vertpré a fait faire son portrait.

DE VERTPRÉ

Ah ! ah !

LÉON

Une miniature charmante, d'une ressemblance parfaite...

DE VERTPRÉ

Après ?

LÉON

Eh bien, madame de Vertpré m'a chargé de l'aller prendre chez le peintre, et aujourd'hui, quand je le lui ai rendu, elle m'a demandé comment je le trouvais, de manière à me faire croire...

DE VERTPRÉ

Quoi ?

LÉON

Qu'il ne tarderait pas à être offert à la personne à qui il est destiné.

DE VERTPRÉ

Et cette personne ?

LÉON

C'est ma fête demain, monsieur.

DE VERTPRÉ

Et la mienne aujourd'hui ; vous voyez qu'on me l'a souhaitée.

(Il lui montre le portrait.)

LÉON, au comble de la surprise

Ah !

DE VERTPRÉ

Continuez, monsieur.

LÉON

Ma foi, s'il en est ainsi... je vais tout vous dire !

DE VERTPRÉ, s'essuyant le front

Je suis préparé.

LÉON

Madame de Vertpré aime la lecture ; souvent, le soir, quand la porte est fermée pour tout le monde, quand Pauline s'est retirée, nous choisissons, dans la bibliothèque, quelques poésies d'André Chénier ou de Lamartine ; nous ouvrons quelque roman de Nodier ou de Victor Hugo ; et ce sont les pages les plus tendres, les vers les plus délirants que nous cherchons. Puis le livre se ferme, nos paroles succèdent à celles de ces grands auteurs, et elles conservent, sinon le talent, du moins la teinte de leurs ouvrages ; ainsi le temps, si long pour les autres, le temps passe, le temps vole pour nous, et...

DE VERTPRÉ

Et quoi ? Faites-moi donc le plaisir d'achever.

LÉON

Minuit sonne.

DE VERTPRÉ

Minuit sonne...

LÉON

Nous nous promettons pour le lendemain une aussi douce soirée... et je me retire.

DE VERTPRÉ

Eh bien, moi, monsieur, c'est exactement la même chose, excepté...

LÉON

Excepté quoi ?

DE VERTPRÉ

Excepté que je reste.

LÉON, s'échauffant

Monsieur, c'est une infâme calomnie, et vous me rendrez raison de l'insulte que vous faites à la plus pure des femmes !

DE VERTPRÉ

Très-bien, jeune homme !

LÉON

À celle qui, rare entre toutes, n'a pas dans sa vie une pensée coupable à se reprocher... même en rêve !

DE VERTPRÉ

Bravo !

LÉON

De la seule femme enfin de l'honneur de laquelle je répondrais sur ma vie !

DE VERTPRÉ

Permettez que je vous embrasse.

LÉON, le repoussant

Oh ! ne railions pas, monsieur ; vous m'avez offert des preuves, eh bien, j'en exige à l'instant, à la minute.

DE VERTPRÉ

Diable ! mais de pareilles preuves sont difficiles à fournir.

LÉON

Je vous préviens cependant qu'il m'en faudra, monsieur.

DE VERTPRÉ

Une lettre...

LÉON

Peut être supposée, et, d'ailleurs, je ne connais pas son écriture, je ne crois pas m'être vanté qu'elle m'ait écrit. Autre chose, monsieur !... autre chose !...

DE VERTPRÉ

Ah ! pardieu !

(Il tire le portrait de sa poche.)

LÉON

Eh bien ?... Son portrait, je l'ai déjà vu.

DE VERTPRÉ

Poussez ce petit ressort.

LÉON

Ce portrait ne prouve rien, monsieur.

DE VERTPRÉ

Poussez !

LÉON, stupéfait

Le vôtre.

DE VERTPRÉ

Lisez !

LÉON

« Donné à mon Adèle, le 28 juin 1825, jour de mon mariage. »

DE VERTPRÉ

Le trouvez-vous ressemblant ?

LÉON

Le peintre vous a diablement flatté, monsieur.

DE VERTPRÉ

Cependant vous m'avez reconnu tout de suite.

LÉON

Ainsi vous vous nommez ?...

DE VERTPRÉ

Paul de Vertpré.

LÉON

Et vous n'êtes pas mort ?

DE VERTPRÉ

Voyez si je vous en impose.

LÉON

Ainsi le bruit qu'on avait répandu ?...

DE VERTPRÉ

Était nécessité par les circonstances.

LÉON

Et madame de Vertpré savait que vous étiez vivant ?

DE VERTPRÉ

Je ne le lui ai jamais laissé oublier, je vous prie de le croire.

LÉON

Alors elle se moquait de moi ?

DE VERTPRÉ, riant

Mais... j'en ai peur.

LÉON

C'est bien... je me vengerai.

DE VERTPRÉ, avec inquiétude

Comment cela ?

LÉON

Je m'entends.

DE VERTPRÉ

Plaît-il ?

LÉON

Tout le monde trouvera que j'ai raison.

DE VERTPRÉ

Du tout, monsieur ; tout le monde vous donnera tort.

LÉON

Peu m'importe !

DE VERTPRÉ

Vous perdrez votre temps.

LÉON

Je suis jeune.

DE VERTPRÉ

Vous vous lasserez.

LÉON

J'ai de la patience.

DE VERTPRÉ

Mais c'est de l'entêtement ! Moi, monsieur, je ne vous ai rien fait.

LÉON

Aussi je ne vous en veux pas, à vous.

DE VERTPRÉ

C'est bien heureux !

LÉON

Non, vous êtes un brave homme ! c'est de votre femme que je veux me venger.

DE VERTPRÉ

Prenez garde, monsieur l'avocat, que nous sommes mariés sous le régime de la communauté.

LÉON

Ça m'est égal.

DE VERTPRÉ

Mais ça ne me l'est pas, à moi.

LÉON

Tant pis !

DE VERTPRÉ

Ah çà ! vous êtes fou.

LÉON

Non, monsieur, je suis piqué ; on a sa réputation de jeune homme...

DE VERTPRÉ

Après ?

LÉON

Et on tient à la conserver.

DE VERTPRÉ

Et moi, monsieur, ma réputation de mari, croyez-vous que je la veuille perdre ?

LÉON

Ce n'est pas que je l'aime, au moins, votre femme !

DE VERTPRÉ

Et vous avez raison.

LÉON

Je la déteste.

DE VERTPRÉ

À la bonne heure.

LÉON

Mais c'est égal, je me sacrifierai.

DE VERTPRÉ

Vous êtes trop bon.

LÉON

Une coquette !

DE VERTPRÉ

Ah ! oui, par exemple.

LÉON

Qui se trouve jolie...

DE VERTPRÉ

Et qui ne l'est pas.

LÉON

Si, monsieur, elle l'est... Vous ne viendrez pas m'apprendre... Mais un caractère !...

DE VERTPRÉ

Atroce.

LÉON

Mais c'est qu'elle croit que je l'aime.

DE VERTPRÉ

Pourquoi diable le lui avez-vous dit ?

LÉON

Je mentais ! C'est Pauline que j'aime... Quelle différence entre elles deux ! Pauline si pure, si douce, si naïve, qui pleurerait

d'avance à la seule idée de me faire un chagrin ! Pauline, qu'elle a pu croire que j'oubliais pour elle !... Oh ! elle saura que je ne l'ai pas aimée une minute !... elle le saura !

DE VERTPRÉ

Tout de suite, tout de suite.

LÉON

Oui, monsieur... plus tard.

DE VERTPRÉ

Et, en attendant, vous la laisserez jouir de sa conquête, se vanter de vous retenir près d'elle comme un enfant ; vous donnerez le temps à Pauline de s'apercevoir de votre indifférence et d'en aimer une autre.

LÉON

Vous avez raison, elle serait trop fière.

DE VERTPRÉ

Écoutez : mieux que cela.

LÉON

Qu'y a-t-il à faire ?

DE VERTPRÉ

Tenez, je ne vous connais que depuis un instant ; mais vous êtes bon, vous avez l'âme candide, vous êtes un excellent jeune homme et je vous aime comme un frère.

LÉON

Merci.

DE VERTPRÉ

Et je me ligue avec vous contre ma femme.

LÉON

Voyons.

DE VERTPRÉ

À votre place, voici ce que je ferais.

LÉON

Parlez.

DE VERTPRÉ

Je demanderais à madame de Vertpré une entrevue.

LÉON

Je le veux bien.

DE VERTPRÉ

Devant son mari, ça me serait égal.

LÉON

Non, j'aime mieux qu'elle soit seule.

DE VERTPRÉ

Eh bien, seule ; ça m'est encore égal... et je lui dirais que ce que j'ai fait n'était qu'un jeu, pour me moquer d'elle ; que je ne l'ai jamais aimée, que je ne l'aimerai jamais ; que c'est Pauline seule, – suivez bien ce que je vous dis, – que c'est Pauline seule que j'aime, et la preuve, c'est que je la lui demande pour femme.

LÉON

Si elle me la refuse ?

DE VERTPRÉ

Je vous la donnerai, moi.

LÉON

Permettez que je réfléchisse.

DE VERTPRÉ

Non, voyez-vous, ces choses-là veulent être faites tout de suite, enlevées dans un moment de colère, parce qu'alors, on y met une verve, une vérité qui ne permettent pas de douter de la franchise des sentiments. Pauline est une charmante enfant, vous allez voir. (Il sonne ; Hélène paraît.) Hélène, dites à Pauline que son oncle n'est pas mort, qu'il est arrivé, et qu'elle vienne. (Hélène sort.) Je vais me faire reconnaître à elle, je lui dirai vos intentions.

LÉON

Monsieur...

DE VERTPRÉ

Je les approuve, elles sont pures... Je veux vous voir heureux, mon jeune ami, et cela le plus tôt possible : vous le méritez si bien ! Voici Pauline.

Scène XIV

Léon, de Vertpré, Pauline, entrant toute joyeuse.

PAULINE

Oh ! mon oncle, mon bon oncle, j'apprends que vous n'êtes pas mort ; que je suis heureuse ! que je suis contente !

DE VERTPRÉ

Et moi aussi, je suis content et joyeux, et je ne suis pas le seul.

PAULINE

Comment ?

DE VERTPRÉ

Tiens, voilà Léon qui est dans le délire. (À Léon.) Remettez-vous, Léon, c'est décidé : rien ne s'opposera à votre bonheur.

PAULINE

Que dites-vous, mon oncle ?

DE VERTPRÉ

Je dis que ce jeune homme t'adore.

PAULINE

Et moi, je le déteste.

DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que tu dis là ? Un amour si pur, si vrai, si ardent !... Mais parlez donc un peu, vous aussi ! Ne me disiez-vous pas tout à l'heure ?...

LÉON

Que j'aimais mademoiselle.

DE VERTPRÉ

Que vous l'aimiez ?... Vous disiez que vous en étiez fou, que vous ne pouviez pas vivre sans elle, que vous vous brûleriez la cervelle si vous ne l'obteniez pas... C'est à peu près cela que vous avez dit, n'est-ce pas ?

LÉON

Pas tout à fait ; mais...

DE VERTPRÉ

Entends-tu ? il répète qu'il se brûlerait la cervelle... Malheu-

reux jeune homme, un suicide !... y avez-vous bien songé ?

PAULINE

Comment, Léon, vous m'aimez à ce point ?

LÉON

Oh ! plus que vous ne pouvez l'imaginer.

DE VERTPRÉ

Et il ajoutait : « Je voudrais qu'elle fût là pour tomber à ses pieds. » (À Léon.) À genoux ! (À Pauline.) Qu'il n'y aurait de bonheur pour lui que lorsqu'il aurait obtenu de ta bouche... (À Léon.) À genoux !... (À Pauline.) L'aveu qu'il était payé de retour ; et tu ne peux pas le lui refuser, Pauline, car c'est un amour véritable, cela se voit, cela se sent, et tu répondrais de sa mort. (À Léon.) Mais à genoux donc !

(Léon tombe à genoux.)

PAULINE

Ah ! si je le croyais !

LÉON

Croyez-le, car votre oncle vous dit la vérité tout entière, et j'ai encore mille choses, moi, mille choses à vous dire.

PAULINE

Et moi, Léon, je n'en ai qu'une.

LÉON

Dites donc !

PAULINE

Je vous aime.

DE VERTPRÉ, avec solennité.

Enfants (il saisit leurs mains), je vous unis. (À part.) Ce n'est pas sans peine.

PAULINE, à de Vertpré

Mon oncle, ma tante seule peut disposer de ma main ; elle est ma seconde mère, et je n'appartiendrai qu'à l'homme de son choix.

DE VERTPRÉ

C'est très-bien ! conte-lui tout cela, et nous allons chercher le notaire, nous.

LÉON

Ah ! laissez-nous un peu ensemble.

DE VERTPRÉ

Non, non, voyez-vous, ces choses-là, il faut les terminer séance tenante. (À part.) On ne sait pas ce qui peut arriver. (Pre-
nant Léon à part.) Et maintenant, mon neveu, tu n'es vengé qu'à
moitié. (Haut.) Il te reste à demander la main de Pauline à sa tante,
et à lui dire... Tu sais ce que tu as à lui dire, du reste.

LÉON

Soyez tranquille. Au revoir, chère Pauline ; je vous quitte,
mais pour m'occuper de notre bonheur, et le hâter autant que
possible.

PAULINE

Vous ne reviendrez jamais assez vite.

Scène XV

Pauline, puis madame de Vertpré.

PAULINE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis heureuse ! Qui aurait
cru cela ? Mon oncle qui est assez bon pour n'être pas mort, et
qui revient des États-Unis pour me marier ; Léon qui m'aime, qui
n'aime que moi !... Ce n'était pas vrai, les cheveux noirs... c'est
moi qui suis une boudeuse... Ce pauvre garçon qui a été mouillé...
mouillé !...

MADAME DE VERTPRÉ, entrant précipitamment

Où sont-ils ?

PAULINE

Sortis ensemble.

MADAME DE VERTPRÉ

Grand Dieu ! il faut les empêcher !

PAULINE

Non, ma tante, ne les empêchez pas.

MADAME DE VERTPRÉ

Mais, malheureuse, s'ils allaient se battre.

PAULINE

Chez le notaire ?

MADAME DE VERTPRÉ

Comment ?

PAULINE

Ils vont le chercher pour mon contrat de mariage.

MADAME DE VERTPRÉ

Ils ne se querellaient donc pas en sortant ?

PAULINE

Ils se tutoyaient.

MADAME DE VERTPRÉ

Vraiment !

PAULINE

Et je suis bien contente ! Léon...

MADAME DE VERTPRÉ

M'a bien l'air d'un fou, ma chère enfant.

PAULINE

Du tout, ma tante. Il m'adore... Je vous assure qu'il a toute sa raison...

MADAME DE VERTPRÉ

Je veux dire qu'il me fait l'effet d'un homme bien léger.

PAULINE

Je ne sais ; mais il m'a juré qu'il n'aimait que moi, qu'il n'avait jamais aimé que moi. Est-ce de la légèreté cela, ma tante ?

MADAME DE VERTPRÉ

Et où t'a-t-il fait ce serment ?

PAULINE

Ici, à mes genoux.

MADAME DE VERTPRÉ

Pauvre enfant !

PAULINE

Plaît-il, ma tante ?

MADAME DE VERTPRÉ, à part

Peut-être devrais-je lui dire qu'il y a une heure, ici, à mes genoux, à moi !... Oh ! non, pourquoi l'affliger d'une folie ?

PAULINE

À quoi pensez-vous, ma tante ?

MADAME DE VERTPRÉ

À ce que tu viens de me dire. Et tu as engagé ta main ?

PAULINE

Ma main ? C'est vous qui en disposerez, et je l'ai dit à mon oncle et à Léon.

MADAME DE VERTPRÉ

Si bien que Léon... ?

PAULINE

Va venir vous la demander.

MADAME DE VERTPRÉ

D'accord avec mon mari ?

PAULINE

Très-d'accord ; c'est mon oncle qui l'y excite.

MADAME DE VERTPRÉ

Et M. de Vertpré n'est pas plus mort pour Léon que pour toi ?

PAULINE

Très-vivant pour tous deux.

MADAME DE VERTPRÉ

Je voudrais bien de l'encre et une plume.

PAULINE

Voulez-vous que je sonne ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non ; va me les chercher dans ma chambre.

PAULINE

Vous allez lui écrire ?

MADAME DE VERTPRÉ

Ne t'inquiète pas. (Pauline sort.) Ah ! messieurs, il paraît que c'est une ligue, et que vous vous entendez à merveille !... Mon mari, je conçois qu'il presse ce mariage ; mais Léon, qui tantôt... Il a besoin d'une leçon, ce jeune homme, elle ne lui manquera pas, et, s'il désire véritablement épouser Pauline... Et mon mari que j'oublie !... c'est injuste ! il mérite aussi une punition pour sa

jalousie : il l'aura.

PAULINE, rentrant et posant l'encrier sur la table

Tenez, ma tante, voici. Qu'allez-vous faire ?

MADAME DE VERTPRÉ

Écoute, Pauline, c'est une chose sérieuse qu'un lien qui nous prend toute notre vie pour la donner à un autre, qu'un lien que la mort seule peut rompre, une fois que les hommes l'ont formé.

PAULINE

Oh ! oui, c'est un bonheur céleste.

MADAME DE VERTPRÉ

Ou un malheur éternel.

PAULINE

Comment ?

MADAME DE VERTPRÉ

Eh bien, Pauline, il ne faudrait pas livrer ainsi au hasard toutes les espérances de ton âge. On entre dans la vie par les années riantes et heureuses, ne les abrège pas, chère enfant.

PAULINE

Vous m'effrayez ! refusez-vous de consentir à mon mariage ?

MADAME DE VERTPRÉ

Non, non ; mais, auparavant, je veux tenter une épreuve.

PAULINE

Sur Léon ?

MADAME DE VERTPRÉ

Sur Léon. Veux-tu tout remettre en mes mains ?

PAULINE

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici n'a-t-il pas été pour mon bonheur ?

MADAME DE VERTPRÉ

Je veux continuer. Il ne connaît pas ton écriture ?

PAULINE

Non.

MADAME DE VERTPRÉ

Ni la mienne. Bien ! Mets-toi là et écris.

PAULINE

J'obéis.

MADAME DE VERTPRÉ, dictant

« Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais reçu d'abord l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné. »

PAULINE

C'est vrai, cela, ma tante ; car je lui ai dit que je le détestais.

MADAME DE VERTPRÉ, dictant

« Mais il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve. Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. »

PAULINE

Je comprends bien moins la fin.

MADAME DE VERTPRÉ, souriant

Oh ! ça ne fait rien, ça. – Donne-moi cette lettre, et va m'attendre dans mon appartement.

PAULINE

Combien vous faudra-t-il de temps pour votre épreuve ?

MADAME DE VERTPRÉ, se mettant à la table que vient de quitter Pauline, et cachetant la lettre

Un quart d'heure.

PAULINE, à part

Bon ! je reviendrai dans dix minutes.

(Elle sort.)

MADAME DE VERTPRÉ

Il était temps, voici Léon.

Scène XVI

Léon, madame de Vertpré.

LÉON, entrant en parlant à M. de Vertpré

Soyez tranquille, mon cher oncle, je sais ce que j'ai à dire.

MADAME DE VERTPRÉ, à part

Et moi aussi.

(Elle se lève d'un air troublé et serre la lettre dans sa main.)

LÉON, se retournant, et à part

Madame de Vertpré !... (Haut.) Pardon d'être entré ainsi, madame ; mais je vous croyais chez vous. D'ailleurs, j'étais avec monsieur votre mari, c'est mon excuse.

MADAME DE VERTPRÉ

Puis vous pensiez trouver ici une autre personne, n'est-ce pas ?

LÉON

Non, c'est vous que je cherchais, madame. – Madame... (À part.) Diable ! c'est plus difficile à entamer que je ne croyais. (Haut.) Vous avez dû me trouver bien fat et bien ridicule ?

MADAME DE VERTPRÉ

Je vous ai trouvé imprudent, du moins.

LÉON

Et vous m'avez bien puni de mon imprudence. Je vous en remercie, madame ; dans les maladies désespérées, il faut employer les remèdes violents : j'ai souffert, mais j'ai été guéri...

MADAME DE VERTPRÉ

Je me félicite, monsieur, d'avoir fait une cure si merveilleuse et surtout si prompte.

LÉON

Votre sévérité, madame, en ne me laissant aucun espoir...

MADAME DE VERTPRÉ

Ai-je donc été si sévère ?

LÉON

Mais, à moins que de me faire mettre à la porte par vos gens, je ne vois pas trop...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ignorez dans quelle position j'étais, et que mon mari, caché dans ce cabinet, écoutait notre entretien et devait me forcer à la prudence.

LÉON, étonné

M. de Vertpré était là ? Ah !... Je disais donc, madame, que cette sévérité... car vous avez été très-sévère... m'avait éclairé sur mes véritables sentiments. Mon amour-propre blessé m'a fait voir

clair dans mon propre cœur. Oui, j'avais été fasciné, entraîné par le charme de votre conversation, par ce je ne sais quoi qui attire à vous les yeux et les pensées ; mais ce sentiment était superficiel, il avait laissé au fond de mon cœur, intact, entier, l'amour que j'avais pour Pauline, et, quand vous avez eu pitié de ma folie, elle a disparu comme un songe pour ne plus revenir.

MADAME DE VERTPRÉ

Voilà le second aveu que vous me faites aujourd'hui, monsieur ; le second est au moins aussi étrange que le premier, et peut-être le moment est-il encore plus mal choisi pour le faire.

LÉON

Que dites-vous ?

MADAME DE VERTPRÉ

Je dis, monsieur, que, si vous n'êtes bien égoïste, vous êtes du moins bien léger.

LÉON

Moi, madame ?

MADAME DE VERTPRÉ

Qu'il est bon pour soi de jouer avec de pareils sentiments, lorsqu'on est sûr de s'en débarrasser aussitôt qu'ils nous pèsent, de les rejeter à notre volonté, comme un fardeau qui nous lasse ; mais j'ajouterai que Dieu n'a pas donné à toutes les créatures sorties de ses mains votre philosophie et votre force.

(Elle se détourne pour sourire. Le même jeu se continue pendant tout le reste de la scène.)

LÉON

Je vous demande pardon, madame ; mais...

MADAME DE VERTPRÉ

Et si, au lieu de suivre votre exemple, la femme à qui vous vous adresseriez pour jouer ce jeu prenait au sérieux ce qui paraît n'être chez vous qu'une plaisanterie ; si elle n'avait pas su distinguer dans vos yeux tendrement fixés sur elle, dans votre voix tremblante, lorsque vous lui parliez, cet art du comédien qui fait qu'en vous le faux ressemble si parfaitement au vrai ; si, franche et naïve, elle avait laissé son cœur confiant s'abandonner

à toutes les espérances d'un amour qui naît ; si chaque jour avait ajouté à ses espérances ; si cet amour, l'amour d'une femme ! s'était glissé dans tout son être, emparé de toute sa vie, s'il était devenu son culte, son seul dieu dans ce monde, et que vous vinssiez alors lui dire, à elle, ce que vous venez de m'avouer, à moi, oh ! dites, monsieur, ne serait-ce pas à en devenir folle, à en mourir ?

LÉON, dans le dernier embarras

Oh ! mais... cela n'est pas, madame !

MADAME DE VERTPRÉ

Cela pouvait être, monsieur.

LÉON

Vous m'avez bien effrayé avec cette plaisanterie.

MADAME DE VERTPRÉ

Ai-je plaisanté ? Je croyais avoir souffert. Pardon, je me trompais.

LÉON

Mais, madame, ces reproches que vous me faites, Pauline aussi pourrait me les faire.

MADAME DE VERTPRÉ

Je le sais. Croyez-vous, monsieur, que cela vous rende plus excusable ?

LÉON

Mais, madame, vous m'en dites trop ou trop peu.

MADAME DE VERTPRÉ, feignant le plus grand trouble

Cette lettre, qui devait vous être remise lorsque je vous ai rencontré ici, vous parlera plus clairement que je ne puis le faire.

(Elle lui tend la lettre.)

LÉON, hésitant

Une lettre ?

MADAME DE VERTPRÉ

Refuserez-vous de la lire ?

LÉON, la prenant

Refuser ! Non, non, au contraire, je suis bien heureux.

MADAME DE VERTPRÉ

Dites bien cruel !

(Elle rentre en riant à la dérobée.)

Scène XVII

Léon, seul.

Il tombe accablé sur un fauteuil.

Oui, le fait est que j'ai été bien cruel, et sans m'en douter encore, Dieu me pardonne ! Me voilà bien entre deux amours comme ceux-là... C'est qu'il n'y a pas eu moyen de lui dire un mot de mon mariage. Une lettre ! (Il la regarde avec effroi.) Mais c'est que je ne l'aime plus du tout, moi ; je ne sais pas comment cela s'est fait. Une lettre ; allons, du courage, il faut la lire : « Restée seule en vous quittant, j'ai presque eu du remords de la manière dont j'avais d'abord reçu l'aveu d'un amour qui paraissait si vrai et si passionné. » Oh ! il n'y a pas de doute ! Continuons ! (Il s'essuie le front.) « Mais il en est ainsi du cœur d'une femme : rarement il lui est permis d'exprimer tout ce qu'elle éprouve ! » J'espère que c'est clair, cela ! « Il faut, quand on est homme, plaindre et pardonner. » Oui, certes, je me plains, mais je ne me pardonne pas. (Il retombe sur sa chaise.) Est-on plus malheureux ! mais c'est de la fatalité ! Oh ! les femmes ! les femmes ! c'est affreux, quand on y songe ! Madame de Vertpré trahir son mari, un homme charmant... plein d'esprit... de franchise... aussi jeune que moi ; car il n'a pas quarante ans, et j'en ai plus de vingt... Et pour qui ? Pour... Certainement, c'est flatteur pour moi ; n'importe, je ne dois pas le souffrir. Mais que faire ? (Se relevant vivement.) Mon oncle qui va venir me demander le résultat ; il est joli, le résultat ! Enfin, moi, je ne puis pas lui dire... J'aime mieux qu'il l'apprenne par un autre, et, ma foi !... (Il va pour se sauver par la porte du fond et s'arrête.) Ah ! le voilà en bas sur la terrasse... Si je descends par cette porte ou par l'autre, il va me voir... Est-ce qu'il n'y a pas moyen de m'échapper ? Par là !... Ah ! oui, c'est l'appartement de Pauline ; qu'est-ce que je

lui dirai si je la rencontre ? Cette porte !... Elle conduit chez madame de Vertpré ; si je la vois, décidément il faudra une réponse à cette lettre. Ah çà ! mais je suis cerné, moi !... Ah ! cette fenêtre, qui donne sur le parc ? Un peu haute ; mais, ma foi, c'est sur le gazon.

(Pendant qu'il monte sur la fenêtre, M. de Vertpré entre doucement, et, le voyant près à sauter, il l'arrête par le pan de son habit. Tous les deux se regardent.)

Scène XVIII

Léon, de Vertpré.

DE VERTPRÉ

Que diable fais-tu là ?

LÉON, descendant de la fenêtre

Moi ? Rien, mon oncle ; je prends l'air.

DE VERTPRÉ

Eh bien, l'entrevue ?

LÉON, à part

Ah ! oui, l'entrevue, nous y voilà.

DE VERTPRÉ

La scène a-t-elle été chaude ?

LÉON

Très-chaude.

DE VERTPRÉ

Raconte-moi ça.

LÉON

Laissez-moi m'en aller, mon oncle.

DE VERTPRÉ, le retenant

Comment !

LÉON

Je vous en prie ; vous n'en serez pas fâché.

DE VERTPRÉ

Mais du tout.

LÉON

Vous voulez que je reste ?

DE VERTPRÉ

Je l'exige.

LÉON

On ne peut pas fuir sa destinée.

DE VERTPRÉ

Tu dis ?

LÉON

Mon pauvre oncle !

DE VERTPRÉ

Hein ?

LÉON

Vous me faites de la peine.

DE VERTPRÉ

Plaît-il ?

LÉON

Car enfin vous êtes bon, et vous méritez d'être aimé.

DE VERTPRÉ

Allons, allons, au fait.

LÉON

Mais ne voyez-vous pas que c'est le fait qui m'embarrasse ?

DE VERTPRÉ

Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'elle t'a refusé Pauline ?

LÉON

Pardieu !

DE VERTPRÉ

Comment, pardieu ! Voilà un *pardieu* qui est bien bizarre.

LÉON

Mais, franchement, peut-elle me la donner ? De pareils sacrifices sont au-dessus de la force d'une femme.

DE VERTPRÉ

Allons, quand tu voudras t'expliquer...

LÉON

Mais vous ne me comprenez donc pas ?

DE VERTPRÉ

Quoi ?

LÉON

Vous ne comprenez donc pas que votre femme ?... Mais c'est très-difficile à dire à un mari, ces choses-là, et vous devriez m'épargner le désagrément... Non ? Eh bien, mon oncle, votre femme m'aime, voilà tout !...

DE VERTPRÉ

Ah ! voilà tout ?... Ah çà ! mais tu es... tu es... aliéné, j'es-père ?

LÉON

Non, mon oncle, je suis... je suis très-mortifié.

DE VERTPRÉ

Et moi, donc ! il me semble !... Mais, ce matin, j'ai entendu... j'étais là...

LÉON

Eh bien, c'est justement cela. Ce matin, vous étiez là, et on savait que vous étiez là ; ce soir, vous n'y étiez plus, et on savait que vous n'y étiez plus.

DE VERTPRÉ, regardant d'un air hébété

Bah !

LÉON

C'est votre faute aussi, mon oncle ; c'est vous qui êtes cause de tout cela ; a-t-on jamais vu se faire passer pour mort ! Je vous demande un peu s'il existe dans le monde des circonstances capables de faire adopter une pareille résolution à un mari ? Mais dites-moi donc un peu ce qui vous y forçait ?

DE VERTPRÉ

Oui, le moment est bien choisi, n'est-ce pas, pour te faire ce récit !

LÉON

C'est vous qui nous avez conduits où nous sommes. Vous avez voulu que j'eusse une entrevue avec votre femme ; eh bien, je l'ai eue, cette entrevue... et je vous pardonne.

DE VERTPRÉ

Il me pardonne ! eh bien, il est excellent, lui !

LÉON

Oui ; car vous ne pouviez pas deviner le résultat.

DE VERTPRÉ

Le résultat ?

LÉON

Il vous était impossible de penser qu'on me donnerait à entendre aussi clairement...

DE VERTPRÉ

On t'a donné à entendre clairement ?

LÉON

Oh ! si cela se fût arrêté là, il y avait encore moyen d'éluder.

DE VERTPRÉ

Ah ! ça ne s'est pas arrêté là ?

LÉON

Non, non, mon oncle, cela a été plus loin.

DE VERTPRÉ

Dis-moi donc vite jusqu'où cela a été ?

LÉON

Je ne le devrais pas, peut-être ; car un homme d'honneur doit garder de pareils secrets, si ce n'est pour lui, du moins pour la femme qui les lui a confiés ; mais...

DE VERTPRÉ

Mais nous nous sommes donné notre parole de tout nous dire.

LÉON

Je le sais, et c'est cette parole qui faisait que j'aimais mieux m'en aller par la fenêtre.

DE VERTPRÉ

Jeune homme, au nom de cette parole que j'ai respectée, moi, puisque je vous ai tout dit, au nom de l'honneur, je vous adjure...

LÉON

Vous vous souvenez, mon oncle... ce matin, je vous disais que je ne connaissais pas l'écriture de votre femme.

DE VERTPRÉ

Eh bien ?

LÉON

Eh bien, ce soir, je la connais.

DE VERTPRÉ

Elle t'a écrit ?

LÉON

Elle m'a écrit.

DE VERTPRÉ

Cela ne se peut pas.

LÉON

Cela ne se peut pas ? C'est inouï ! ils sont tous comme cela.

DE VERTPRÉ

Tu dis cela pour m'effrayer. C'est une plaisanterie ! allons, allons, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

LÉON

Oui, je suis bien en train de plaisanter ! Vous mériteriez que je vous montrasse sa lettre.

DE VERTPRÉ

Je t'en défie !

LÉON, montrant la main gauche avec laquelle il la serre

Eh bien, mon oncle, tenez, je ne puis vous la laisser lire, mais la voilà !

DE VERTPRÉ, s'avançant pour la prendre

La voilà ! Léon, au nom de l'honneur de ton oncle si gravement compromis, car il est gravement compromis, l'honneur de ton oncle, tu n'en doutes pas ?

LÉON

Non, mon oncle, je n'en doute pas.

DE VERTPRÉ

Remets-moi cette lettre, je t'en supplie.

LÉON

Impossible !

DE VERTPRÉ

Mais elle contient donc des choses ?...

LÉON

Elle en contient.

DE VERTPRÉ

Plus forte que celles que tu m'as dites ?

LÉON

Oh ! non.

DE VERTPRÉ

Eh bien ?

LÉON

Mais une lettre, mon oncle, c'est une preuve ; est-ce à moi de vous la donner ?

DE VERTPRÉ

Je te la rendrai, parole d'honneur. (Il la lui enlève.) Je la tiens !

LÉON

Mon oncle ! mon oncle !

DE VERTPRÉ

Laissez-moi, je serai prudent. Que vais-je lire ?

(Il tombe anéanti dans un fauteuil.)

LÉON, se parlant à lui-même

Quelle bizarrerie ! je vous le demande ! attendre le retour de son mari, lorsque, me voyant tous les jours tête à tête, il lui était si facile...

DE VERTPRÉ, se levant vivement

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi ?

LÉON

Pardon, pardon ! mais je suis désespéré, car enfin, si elle me refuse Pauline...

DE VERTPRÉ

Pauline ? Tu penses à te marier, avec mon exemple sous les yeux ? Non, non, je ne le souffrirai pas.

LÉON

Mon oncle, mon oncle ! si vous m'exaspérez... (Avec intention.) Je suis capable de tout, je vous en préviens.

DE VERTPRÉ

Jeune homme ! jeune homme ! Léon, mon neveu, veux-tu

donc me faire mourir ? ne vois-tu pas que je suis hors de moi, que je ne sais ce que je dis ?

LÉON

Ah ! c'est vrai ! Pauvre oncle ! pardon ! pardon !

DE VERTPRÉ

Ah ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassent à plusieurs reprises.) Allons, du courage ! (Il ouvre la lettre dans la plus grande agitation ; puis, à mesure qu'il lit, sa figure devient riante.) L'écriture de Pauline !... Qu'est-ce que cela signifie ? Tu es sûr que c'est ma femme qui t'a remis cette lettre ?

LÉON

Il en doute !

DE VERTPRÉ

Alors, je comprends.

LÉON

Pauvre homme ! il comprend ! C'est affreux ! (De Vertpré rit.) Dans quelle agitation il est ! (De Vertpré remonte la scène.) Que va-t-il faire ? où va-t-il ?... Mon oncle, je vous en supplie, pas d'imprudence !

DE VERTPRÉ

Sois tranquille.

LÉON

Cette lettre, au moins, rendez-moi cette lettre.

DE VERTPRÉ

Je te la rendrai devant ma femme.

Scène XIX

Les mêmes, madame de Vertpré, Pauline.

MADAME DE VERTPRÉ, paraissant

avec Pauline à la porte de son appartement

Nous voici.

LÉON

Elles écoutaient toutes deux.

DE VERTPRÉ, allant à sa femme
et l'amenant par le bras sur le devant

Madame, quand désormais Pauline écrira des lettres, priez-la de les signer, et vous m'épargnerez une des scènes les plus chagrinentes qui me soient arrivées de ma vie.

MADAME DE VERTPRÉ

Cela vous apprendra à être jaloux.

DE VERTPRÉ

Moi, jaloux ?... Si on peut dire ! Pauline... (en remettant la lettre), rends cette lettre à monsieur.

LÉON

Comment ! cette lettre ?...

PAULINE

Est de moi. Êtes-vous fâché, monsieur, que je vous ai écrit ?

LÉON

Oh ! (À madame de Vertpré.) Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas ?

MADAME DE VERTPRÉ, gaiement

Pas le moins du monde, monsieur ; mais je devais une leçon à un étourdi.

LÉON

Oh ! que je vous remercie ! Mais cette scène ?

MADAME DE VERTPRÉ

Ne m'avez-vous pas dit vous-même que les reproches que je vous faisais, Pauline pouvait vous les faire aussi ? J'étais son fondé de pouvoirs.

LÉON

Ah ! puis-je du moins espérer ?...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous ne le méritez guère ; cependant (regardant Pauline), nous voulons bien croire que vous ne mentiez pas lorsque, ce matin, vous lui disiez que vous ne m'aimeriez jamais et n'aviez jamais aimé qu'elle.

LÉON

Ainsi, Pauline ?...

MADAME DE VERTPRÉ

Vous appartient.

DE VERTPRÉ

Elle t'appartient, mon neveu. Et dire que tout cela n'est arrivé que par la nécessité où j'étais de me faire passer pour mort !

LÉON

Ah ! maintenant, j'espère que vous allez nous en dire la cause.

DE VERTPRÉ

Rien de plus juste. Imagine-toi...

(Tout le monde l'écoute.)

HÉLÈNE, entrant

Monsieur, c'est le notaire et le contrat.

DE VERTPRÉ

Je te conterai cela demain.